

« Afin donc que quelqu'un soit notre prochain,
c'est assez qu'il soit homme. »

Calvin.¹

Une parabole est toujours un événement de lecture. Il serait intéressant de faire l'histoire de la réception – et de l'exploitation – de celle du Samaritain, en fonction des époques, des contextes historiques, sociologiques, économiques, théologiques. De l'interprétation d'Origène à l'appréciation de Margaret Thatcher², citée par le Times en mai 1987, la polysémie inhérente à ce genre narratif permet une diversité d'interprétations et parfois de détournements. Polysémie, parce que la parabole sollicite la multiplicité des points de vue, des mises en perspective. Le sens d'une parabole ne se révèle pas. Il se construit.

L'émission « Répliques » du 16 janvier 2021 portait sur la manière dont l'encyclique « Fratelli Tutti » (4 octobre 2020) du pape François s'inspire de l'éthique du Samaritain. Les deux intervenants ont donc eu l'occasion de livrer leurs interprétations de la parabole et de la lecture papale. Et certains propos auraient certainement justifié un appendice éclairé, auquel je m'attendais en découvrant l'article de notre Pasteur. Son propos est autre, sa perspective de lecture également, fidèle à une herméneutique calvinienne qui nous est familière : « Le soi dans le miroir des Écritures³ ». Car, malgré un détour surprenant voire déroutant – à dessein – par l'anthropologie structurale de Mauss, la question centrale est posée : « ... de quelle dette est-il question *me concernant* ? » Question que Jésus nous invite à nous poser (v. 36) *en même temps* qu'il nous oblige simultanément à nous interroger : De qui suis-je le prochain ?

¹ Commentaires sur une harmonie des évangélistes, Volume 1 – p. 564. Toutes les citations de Calvin sont issues de ces commentaires.

² « Personne ne se souviendrait du bon Samaritain s'il n'avait eu que de bonnes intentions. Il avait aussi de l'argent. »

³ Selon la si belle et si juste formule de Gilbert Vincent, souvent citée par Olivier Abel. A propos de cette parabole, Calvin écrit « Car on voit comme en un miroir la communauté qui est entre tous les hommes... » (p.564)

Seule la revue Philosophie Magazine du 20 octobre 2020, sous la plume de Nicolas Tenaillon, décrypte la lecture que fait le pape François de cette parabole, en montrant qu'il s'appuie sur le philosophe Paul Ricoeur.

⁴ Ce dernier a souvent fait référence au récit de Luc, attentif à ce retournement de sens, à cette inversion de la question.

Luc est un lettré. Il a le souci de la composition. La question « Qui est mon prochain » s'inverse par la « vertu corrective » de la narration de Jésus. Puisqu'à la question « Qui est mon prochain ? » Jésus répond en substance qu'on n'a pas seulement un prochain, mais qu'on est aussi le prochain de quelqu'un.⁵

La question que pose Roland Poupin est, même différente, proche de celle que se pose Ricoeur dans Histoire et Vérité. « Qu'est-ce que cela veut dire pour nous qui ne vivons plus dans le monde du prochain mais dans celui du *socius* ? » interroge Ricoeur. Qu'est-ce que cela veut dire un don sans contre-don dans un monde dominé par l'échange marchand et la réciprocité économique ? demande Roland Poupin. Une démarche commune qui pose la question de la réception de la parabole dans notre monde qui rend de plus en plus incertain le thème théologique du prochain lié à celui du don sans retour. Comment concevoir qu'une théologie de la charité puisse enfreindre les frontières sociologiques et les impératifs économiques qui régissent nos vies ?

Bien sûr, en toute logique, rien dans ce texte ne nous dit que l'homme sauvé par le Samaritain ne lui a pas témoigné sa gratitude. Son sauveur, « pris aux entrailles », (la traduction Chouraqui semble plus littérale, plus humaine⁶) prend le temps de lui prodiguer tous les soins, « (il) s'approche, il panse ses blessures et lui verse de l'huile et du vin. Puis il le

⁴ « Le souverain pontife s'appuie sur l'interprétation qu'en donne le philosophe protestant Paul Ricoeur pour dénoncer notre aveuglement pour les plus faibles. »

<https://www.philomag.com/articles/le-pape-francois-est-il-un-bon-lecteur-de-ricoeur>. On y apprend que le professeur de philosophie du pape François avait fréquenté Paul Ricoeur lors de ses séjours en France.

⁵ Lire à ce sujet les analyses très profondes d'Olivier Abel :

<https://www.cairn.info/revue-cites-2008-1-page-109.htm#re1no1>; Lire également « L'inversion métaphorique du prochain », https://www.persee.fr/doc/rhpr_0035-2403_2012_num_92_1_1600

⁶ De plus le présent de narration, historiographique, est beaucoup plus vivant, plus dynamique et rattache la scène à notre actualité et permet de nous en faire les témoins.

fait monter sur sa propre monture et l’emmène au gîte où il prend soin de lui. » Cela demande du temps, et permet au Samaritain de mieux connaître l’homme qu’il vient de secourir, et réciproquement. On peut le penser. Nul doute alors que celui-ci a reconnu en mots sa dette. Et si, trop faible, il n’a pu le faire, il en aura l’occasion au retour prévu du Samaritain. En toute logique...

Mais une parabole est faite de vides, de non-dits. De silences. Ce sont des fragments suspendus de récits dont les aspects lacunaires, et cela paradoxalement malgré leur complétude, laissent des espaces à l’imagination qui déborde la méditation, mais qui aussi la nourrit et l’oriente. On peut aussi penser que ces deux hommes sans visage, sans identité, qui se sont rencontrés sur « la route du sang », dont l’un doit la vie à l’autre, poursuivront leur chemin sans devenir proches – mon prochain ne m’est pas proche. Sans que le premier ait pu recueillir la gratitude du second (à moins qu’il ne l’ait pas souhaité : un geste qui solliciterait une réciprocité s’appellerait-il un don ?), sans que le second ait pu s’acquitter de sa dette, condamné à l’ingratitude. Nos lectures et nos interprétations nous trahissent : dans le spectre des lectures possibles, je n’avais pas envisagé cette hypothèse. Elle existe cependant, au-delà de l’apparente et trompeuse évidence du texte.

Au fond, cela ne change rien. Ricoeur voit une rencontre « d’homme à homme ». Humanisme d’une rencontre directe.⁷ « Le prochain, c’est la manière personnelle dont je rencontre autrui. » écrit-il. Peu importe que l’un soit riche et l’autre pauvre. Peu importe que l’Histoire puisse faire « irruption au sein de vies en apparence banales, dévoilant d’un coup le courage impavide d’hommes que l’on pourrait juger ordinaires. » selon la lecture de Luc Boltanski. Un homme ne pourra jamais « rembourser » LA dette inestimable. Asymétrie vertigineuse, inconcevable, inouïe, insensée, figure même de l’impossible. « Le don est un autre nom de

⁷ « ...un samaritain en eut soin et montra grande humanité envers luy. » écrit Calvin. (p.564)

l'impossible. » dit Derrida, dans Donner le temps⁸, qui est une critique déconstructionniste de l'Essai sur le don.

La fin de l'article – prévisible – lève évidemment toutes les ambiguïtés : « dette de gratuité, dette de grâce ». Ainsi, dans sa réflexion, et par ce nécessaire détour, Roland Poupin montre combien le don et la grâce sont indissociables. Dette impossible à acquitter, et qui appelle à une infinie gratitude.

Enfin, outre l'inversion de la question « Qui est mon prochain ? », Jésus élude – en laissant dangereusement penser qu'il accepte d'y répondre ! – la question inaugurale : « Maître, que dois-je faire pour recevoir en partage la vie éternelle ? » Sa première réponse n'évoque que « la vie ». Là où se déploie l'éthique, qui guide la conduite de l'homme non au royaume de Dieu, mais au sein de la réalité humaine. Et sa seconde réponse, c'est cette puissante injonction terminale : « Va ! Toi aussi fais de même ! » (Traduction Chouraqui⁹), qui ressemble étrangement à une invitation à la « suivance » et pourrait-être comprise comme un vigoureux « Mets-toi en marche ! ». D'ailleurs, il est intéressant de souligner combien Calvin s'appuie sur la forme de la narration évangélique pour en dégager son importance théologique et tous ses enseignements. Il suffit de le relire et de conclure d'une même voix : « L'allégorie laquelle forgent les avocats du libre arbitre, est si futile, qu'elle ne mérite pas d'être réfutée » (p. 565)

Mais ce qui me frappe le plus dans cet article, et qui n'est que suggéré, c'est que l'analyse théologique ne peut faire l'économie d'approches scientifiques qui sont celles, par exemple, de l'anthropologie. On voudrait tant parfois que la réciproque fût vraie... C'est ainsi que nous aurons « l'Écriture en (...) grande révérence ».

⁸ Jacques Derrida, *Donner le temps*, Paris, Galilée, 1991.

⁹ La traduction littérale est bien préférable à celle de la Segond 21 : « Va agir de la même manière, toi aussi. »...